

Réunion de l'équipe de recherche LARC, 12 mars 2013. Rencontre avec François Hartog

À l'occasion de la réunion de l'équipe LARC du 12 mars 2013, l'historien François Hartog (École des Hautes Études en Sciences Sociales) prend la parole pour s'interroger, à la lumière des polémiques récentes concernant le brouillage des frontières entre histoire et fiction – à propos d'ouvrages comme *Les Bienveillantes* de J. Littell et *Jan Karski* de Y. Haenel –, sur ce que les écrivains font de l'histoire au sens disciplinaire du terme (eu égard notamment à l'extermination) et de la démarche historienne consistant dans le travail d'archives, à la base d'une approche par les indices.

L'écriture de l'histoire n'a pas de place dans le système de genres élaboré par Aristote. Englobé dans le genre épидictique, le discours historique ne devient un genre à part entière qu'au XIX^{ème} siècle, lorsque le "régime d'historicité moderne", surgi sur les décombres de la Révolution, valorise l'avenir dans le cadre d'une vision du temps qui va de l'avant à un rythme de plus en plus accéléré. L'histoire et la littérature se donnent alors pour tâche d'attribuer un sens au monde que la révolution a chamboulé, mais de deux manières différentes. L'histoire, qui s'efforce de se constituer en tant que science en négligeant toute recherche du beau style pour mieux se distinguer de la littérature, projette le futur sur un passé censé offrir des critères interprétatifs aptes à décrypter le présent et à fonder l'avenir. La littérature, de son côté, s'intéresse plutôt aux écarts, aux conflits, aux survivances (un cas exemplaire : *Le Colonel Chabert* de Balzac où le personnage est expulsé du temps) en illustrant des cas de distorsion, de décalage de temporalité.

La crise du temps qui marque le régime d'historicité actuel, caractérisé par la montée du « présentisme », amène les écrivains contemporains à s'interroger sur un monde où l'Histoire, qu'ils soumettent parfois à un jugement, a perdu son évidence. L'histoire est d'habitude jugée à partir du présent (c'est le cas de Littell) et soumise à un déplacement majeur qui a eu lieu à partir des années 70 : depuis que Perec a fait de l'anamnèse avec son *Double W ou le souvenir d'enfance*, né en réaction à un manque originaire, c'est plutôt la mémoire qui est en jeu. Écrire à la fin du XX^e siècle veut dire saisir par la mémoire un passé qui ne passe pas, prendre conscience du fait que l'écriture vient de plus loin, en baignant dans l'ombre d'une tragédie que les écrivains n'ont pas connue directement. On écrit toujours sous le signe de la mémoire. Même J. Semprun, qui a vécu la déportation, traite inlassablement le thème de l'holocauste moins sous le signe du témoignage que d'une mémoire à reprendre sans cesse.

Deux ouvrages d'auteurs dont la nationalité n'est pas française sont cités à l'appui : *Austerlitz* de W.G. Sebald (2001) et *Les Disparus* de D. Mendelsohn (2006).

Dans *Austerlitz* il n'y a pas de paragraphes, de chapitres : le temps est arrêté, suspendu. L'écriture consiste dans la recherche des traces d'un passé familial marqué par l'extermination, qui fait du narrateur une sorte d'archéologue de la mémoire.

Dans *Les Disparus* l'histoire d'une famille de juifs est restituée au moyen d'une narration qui s'apparente à une biographie autant qu'à un roman de formation. L'auteur parle de son livre comme d'une œuvre mêlant proximité et distance : il y évoque de manière précise des événements qu'il affirme par la suite ne pas avoir vécus. La distance permet d'organiser des fragments de passé dans un ensemble présent par la parole d'un narrateur dont la fonction devient ainsi centrale. La thématique du regard jeté en arrière revient souvent dans le livre. Elle est en étroit rapport avec l'intention de remonter vers un passé qui est ainsi convoqué au sein du présent et donc, en quelque sorte, présentifié à travers une technique d'enquête pareille à celle de l'historien.

Flavia Conti

